Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 19

Artikel: Tempête
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185781

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Elle avance, tranquille... Et qu'elle est belle à voir !
Que sa jambe est bien faite et lisse, sa peau fraîche,
Duvetée, et pareille en couleurs à la pêche !
Voici la rive atteinte et le foulard est pris,
Quand tout à coup... quel rire éclatant et quels cris !
« Ah ! Ah ! » elle a jeté le beau foulard de soie...
« Ah ! Ah ! » ce sont des cris et des rires de joie...
C'est Noré qui franchit le ruisselet d'un bond !
Elle court ! il la suit sous le taillis profond...
« Ne cours pas ! tu mettras le pied sur quelque épine !
Vas-tu fuir, déchaussée ?... Ah ! je te tiens, — coquine ! »
— « Ma mère ! » Il est déjà trop tard pour refuser,
Et quand elle a senti sa joue et son baiser :
« De sûr, de sûr, dit-elle à lèvres demi-closes,
De sûr tu me plais bien, Noré ; mais que tu l'oses,
Que tu sois revenu, voleur en te cachant,
Je n'aurais jamais cru cela de toi, méchant ! »

Tempête.

Tempête, qu'on lâi desâi dinsè po cein que l'étâi on tot terriblio, avâi on dzo prâi onna bombardâïe que n'ousa pas sè montrâ à sè dzeins quand l'est que rarevà à l'hotô, et ein atteindeint que cein aussè passâ, s'einfatè dein la grandze, et tant bein què mau, sè va aguelhî per su la tetse dè fein po étrè tranquillo. Ora ne sé pas se s'étâi cutsi trâo âo fin bord, âo bin se ein dzevateint l'a rebattâ, mâ tantïa que lo pourro coo s'est dérotsi avau et que l'est venu s'étaidrè dein on moué dè clliousin qu'étâi su lo cholâ découtè la tetse. Ma fâi lo pourro Tempête, émochenâ, eimbrelicoquâ et onco à mâiti eintoupenâ, sè reveillè, coumeint bin vo peinsâ, sein savâi iô l'in îrè ; adon ye preind poâire et sè met à criâ âo séco et à boeilâ qu'on posséda :

— Eh mon Diu ! veni vâi vairè se ne su rein tiâ !

Le troublon.

M. Auguste M..., municipal et inspecteur du bétail d'une petite commune du pied du Jura « ne les attachait pas. » Il justifiait en tous points cette expression populaire que lui appliquaient souvent ceux qui le connaissaient. Poussant l'économie jusqu'à ses extrêmes limites, il caressait depuis longtemps une idée devant l'exécution de laquelle il reculait chaque jour. Plusieurs de ses combourgeois étaient déjà partis pour l'Exposition universelle, mais quoiqu'il grillât d'envie de les suivre, il n'avait pas encore pu se résigner a faire un pareil trou à son porte-monnaie.

Et puis comment laisser tout son entrain de campagne au moment des moissons ?... Les domestiques travailleraient-ils consciencieusement lorsqu'ils ne seraient plus sous sa surveillance ?... Sa femme, ses enfants ne feraient-ils pas trop de dépense ?... Le blé serait-il rentré à temps ?... Telles étaient les idées qui se pressaient dans cet esprit enclin à la méfiance, et qui mettaient ainsi une barrière infranchissable entre le municipal M. et le train qui devait l'entraîner à Paris.

Enfin, un beau jour, sous l'influence d'une spéculation heureuse, au bout de laquelle plus de 4000 francs étaient à palper, vivement encouragé par sa famille impatientée à la vue de tant d'hésitations, stimulé par le départ de voisins moins riches que lui, il se décida à faire son sac qu'il bourra de provisions de bouche, afin de ne pas trop dépenser au restaurant.

Avant de partir, M. M... s'était assuré des clés de son bureau fermé à double tour ; il avait fait une inspection rigoureuse de sa cave, compté les bouteilles de vin vieux et sondé les divers vases avec une longue baguette.

Il était tout particulièrement préoccupé d'un petit tonneau plein jusqu'à la bonde d'un excellent Villeneuve qu'il se proposait de mettre en bouteilles dès son retour de Paris. Le mettre à l'abri de toute atteinte était pour lui chose importante. A ce propos, une idée lui vint qui le tranquillisa. M. M... prit un morceau de craie blanche et écrivit en belle bâtarde, au-dessus du robinet : Troublon.

— Là, dit-il, personne n'y touchera !...

Pendant l'absence de son mari, madame M..., qui allait chaque jour à la cave tirer le vin pour les repas, remarqua cette inscription. Et comme la femme est toujours curieuse, elle s'approcha du vase, tourna le robinet et tira un quart de verre. « Il s'est pardine bien éclairci, ce troublon, se dit-elle, je suis sûre que nos hommes le boiraient bel et bien par ces chaleurs. » Et de remplir ses six bouteilles.

Voyant que personne ne faisait la grimace et que le troublon se buvait à merveille, elle continua les jours suivants, toute glorieuse de la reconnaissance que son mari ne pourrait manquer de lui témoigner au sujet de l'économie qu'elle venait de réaliser.

Au retour du municipal, le niveau du vase avait baissé des deux tiers. De là une scène que notre plume n'essaiera pas de décrire. Les domestiques auxquels, comme on le pense bien, la chose n'avait point échappé, faisaient de bons rires et se disaient entre eux : *T'â bio criâ, cein qué bu est adî bu.*

L. M.

Trois paysagistes sont en promenade. Ils font la connaissance d'un bourgeois amateur de tableaux, qui les invite à venir le voir à la ville. Attendez, leur dit-il, je vais vous donner ma carte... Ah ! bon, voilà que je n'ai pas de carte sur moi, avez-vous un crayon ?

Les peintres se regardent, fort surpris, puis ils se fouillent ; pas de crayons.

— C'est étonnant, fit le bourgeois, que vous autres, des peintres, n'ayez pas de crayons, vous n'êtes pas des artistes.

— Heu ! étonnant, pas trop, nous ne portons jamais rien dans nos poches, ça gêne pour travailler.

Le bourgeois avise un cabaret.

— Permettez-moi de vous offrir quelque chose, nous trouverons là de quoi écrire.

En effet, la maîtresse du cabaret donne une plume et de l'encre, puis demande :